



Hans-Christian Andersen : *Poucette*, illustré par Nicole Claveloux, Éditions des femmes, 1978 (détail)

entretien avec Thierry Joor directeur des éditions Delcourt

Pour clore ce dossier, un dernier témoignage d'un professionnel de l'édition.

Thierry Joor a découvert, tout jeune encore, le travail d'illustratrice de Nicole Claveloux et en a saisi immédiatement l'originalité et la portée.

Il a été le premier à exposer ses œuvres dans sa galerie-librairie à Bruxelles.

Thierry Joor : Je suis né en Belgique en 1961. Aujourd'hui, j'y vis toujours, et ce malgré mon travail quasi quotidien à Paris. Comme pour beaucoup de Belges de ma génération, mon goût pour l'image est d'abord venu par la bande dessinée, et dans une moindre mesure par l'image animée : le dessin animé et le cinéma.

Ce goût pour la bande dessinée était si fort qu'il m'a amené à faire des études de ce type à l'Institut Saint Luc à Bruxelles, avec, comme professeurs d'atelier, François Schuiten et Claude Renard. Sans remettre en cause ce qui s'est fait avant ou après leur passage dans cet institut, ce sont eux qui ont donné le B A BA de la philosophie de l'atelier de bande dessinée à Saint Luc, le fameux Atelier R.

Cette étape fut fondatrice dans mon parcours, dans mon éducation visuelle et plus largement culturelle. Mais, malgré mon intérêt pour le dessin et la chance de le pratiquer sous le contrôle de ces personnes remarquables, très vite, je me suis rendu compte que ce qui m'intéressait le plus n'était pas de bosser dans mon coin, sur mes pages, mais bien de travailler avec d'autres sur leurs projets à eux. Bref, c'était l'édition qui m'attirait plus que tout. L'édition, c'était un petit peu mon cheval de bataille quand j'étais

adolescent. Je faisais mes propres livres à base de vieux magazines hebdomadaires du type *Spirou* et *Tintin*, je créais des fanzines, j'ai travaillé pour des journaux divers et variés. Le tout, bien avant de terminer mes études secondaires. C'est donc à Saint Luc que je me suis vraiment rendu compte de ce que j'avais envie de faire : de l'édition ! Dès la fin de mes études, j'ai créé une petite structure éditoriale en compagnie de mon frère. L'ensemble fonctionnait très correctement. Mais nous avons subi les faillites de nos deux distributeurs français consécutifs, faillites qui nous ont tout simplement coulés. Je tentai un dernier coup en éditant un ouvrage relativement ambitieux qui fut distribué par les éditions Casterman. Ce livre coïncida avec la demande d'une amie proche qui souhaitait monter une petite affaire avec moi. C'est tout naturellement que l'idée d'associer librairie et galerie fut mise sur le tapis. Donc, en compagnie d'Hélène, car elle s'appelle Hélène, j'ai monté une grande librairie/galerie. On y trouvait de la bande dessinée, bien sûr, ainsi que des livres illustrés pour enfants. Nous avons réservé un très bel espace dédié à des expositions temporaires. Cette belle aventure a duré quasi 15 ans. L'endroit était situé à Bruxelles. C'était un lieu qui avait une très belle réputation.

Annick Lorant-Jolly : Comment s'appelait-il ?

T.J. : « Sans titre ». On y trouvait plus de bandes dessinées que de livres pour enfants parce que, commercialement, pour moi, c'était plus facile à appréhender. Dès le premier jour, notre volonté de faire des expositions a été aussi forte que celle de vendre des livres. C'était même

pour les expositions que cette entreprise avait un sens. Pour nous, la galerie était plus importante que la librairie. Pour ma part et pour être franc, le commerce pur ne m'intéressait pas plus que cela. Si j'avais pu donner les livres, je les aurais donnés. Par contre, montrer, faire découvrir des auteurs, des artistes, c'était vraiment très important.

J'estime que ce travail de galeriste était un petit peu similaire au boulot d'un rédacteur en chef de magazine. Je privilégiâis des artistes qui n'étaient pas installés. J'ai monté les premières expositions de Sfar, Trondheim, Blain, de Crécy, Dupuy & Berberian, Stefano Ricci, David B et j'en passe... À l'époque – entre 1987 et grosso modo 1997 –, ils étaient inconnus au bataillon. La librairie avait le même penchant pour la découverte puisque, par exemple, nous vendions les premiers livres faits main réalisés par la plupart des artistes qui créèrent, peu de temps après, les éditions « L'Association » dont nous propositions une exposition collective dès 1992.

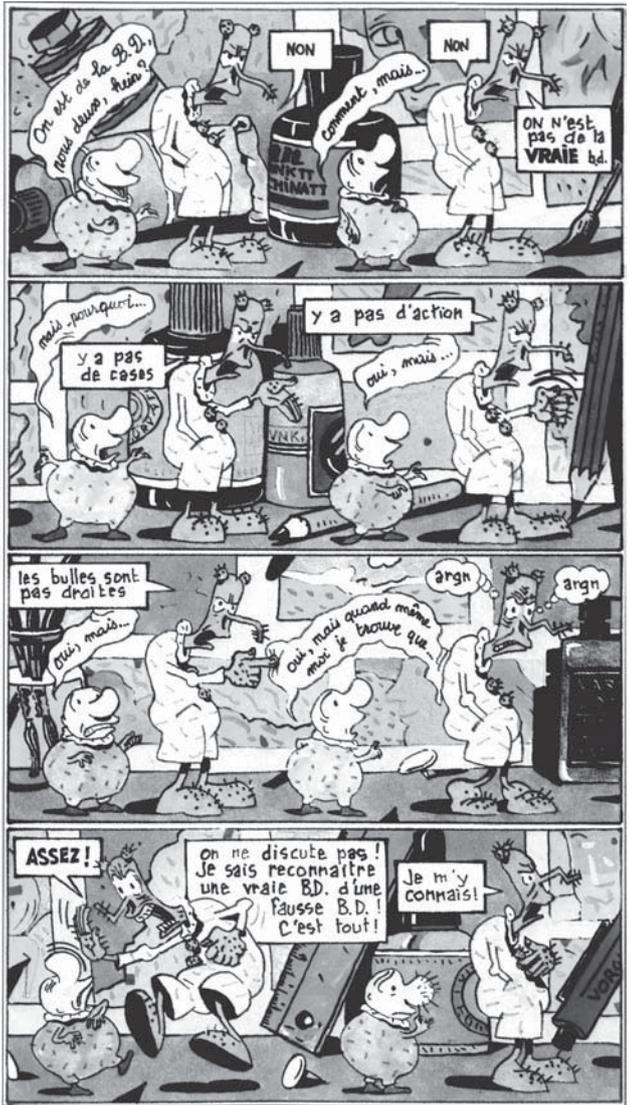
A.L.J. : Cette aventure, comme vous dites, a duré combien de temps ?

T.J. : J'ai commencé fin 1987 et arrêté en 2002. Ce n'est pas si vieux... Parallèlement à ça, en 1998, j'ai commencé à travailler comme éditeur freelance pour les éditions Delcourt. Depuis 2003, je suis éditeur salarié auprès de cette belle maison d'édition de bande dessinée, et enfin, depuis octobre 2004, j'en suis devenu le directeur éditorial. J'ai tout simplement arrêté la librairie / galerie parce que j'en avais assez. J'en avais marre de vendre des bouquins. Même pour les expositions, je commençais un peu à tourner en rond parce que je n'étais pas du style à présenter tout le

temps les mêmes artistes. Ce n'était pas vraiment mon envie. J'avais constamment l'esprit et la soif de découvertes. Mais j'ai eu une chance énorme durant toutes ces années. Pour moi, ça a été comme le deuxième âge d'or de la bande dessinée et de l'illustration. Il y a eu une éclosion de talents dans tous les sens. C'était incroyablement foisonnant. Je ne retrouve plus aujourd'hui la même richesse novatrice à travers ces deux médiums. On est plutôt dans une période de répétition, de sécurité (plein de gens font du « sous-quelqu'un » : sous-Sfar, sous-Trondheim, sous-de Crécy). Mais avant cela, ce n'était pas mieux. On faisait du sous-Franquin, du sous-Hergé ou du sous-Pratt. Mais, avec l'effervescence créative d'aujourd'hui, je suis certain que deux ou trois artistes majeurs vont arriver sur le marché et bousculer tout ce que nous connaissons. Attention, je ne dis pas que ce qui se fait aujourd'hui n'est pas intéressant. Des gens extrêmement talentueux, il y en a beaucoup, mais de vrais détonateurs novateurs... Je me souviens également de Lorenzo Mattotti qui débarquait dans le paysage. C'était ma deuxième exposition à la galerie, début 88. C'était merveilleux, c'était vraiment nouveau. Il a été copié et pompé depuis par plein de gens.

A.L.J. : Comment avez-vous fait connaissance avec Nicole Claveloux, avec son travail, avec son œuvre ? Au point d'en arriver à l'exposer, à vendre ses travaux ?

T.J. : Je l'ai d'abord connue par son travail. Cela doit dater de l'époque où j'étudiais à Saint Luc (entre 1979 et 1983, ces fameuses années fondatrices qui m'ont ouvert les yeux sur plein de choses). Je pense que je n'y ai pas



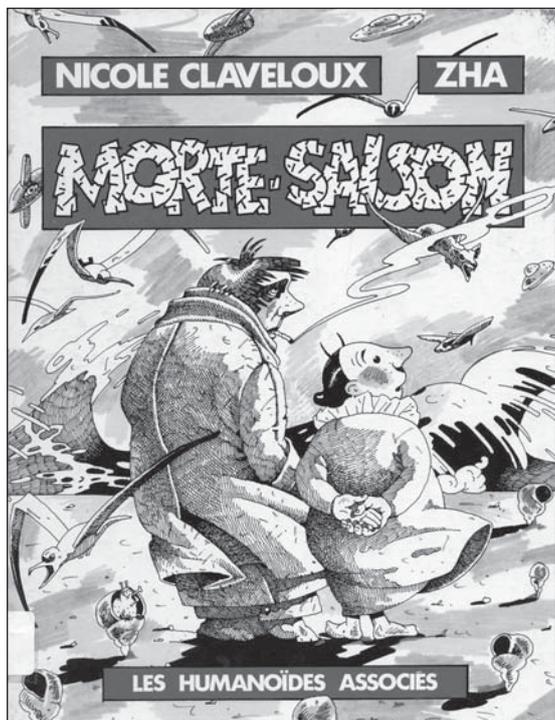
Cactus Acide et Beurre fondu... une vraie BD ?

Nicole Claveloux : « N'irritez pas Cactus Acide ! », in *Okapi*, n°285, Octobre 1983, Bayard-Presses



2 cases extraites de *La Main verte*, de Nicole Claveloux et Édith Zha,
Les Humanoïdes associés, 1978

Morte saison, de Nicole Claveloux et Édith Zha,
Les Humanoïdes associés, 1979



appris à mieux dessiner. J'y ai surtout appris à voir et à échanger avec les autres. À mon avis, c'est ce à quoi servent – ou devraient servir –, principalement les écoles artistiques. François Schuiten et Claude Renard étaient admiratifs du travail de Nicole Claveloux, surtout Claude. Pour la petite anecdote, quand je l'ai exposée à Bruxelles, Claude Renard était venu voir l'exposition à Bruxelles et il avait acheté une œuvre de Nicole, une planche originale de sa bande dessinée intitulée *La Main verte*. Ces deux ex-professeurs sont des gens pour qui j'éprouve, aujourd'hui encore, un profond respect. Avec tous leurs défauts, qui étaient aussi leurs qualités – et je le dis fort amicalement, ils étaient véritablement des monstres de choses, des découvreurs. Ils aimaient bien exprimer d'autres choses que ce qu'on avait l'habitude d'entendre, nous, jeunes étudiants un peu fous-fous. En bon Belge, je débarquais dans leur atelier avec mes inspirations « Tintin/Spirou » pures et dures. J'étais très « belgo-belge ». Et François et Claude, tout en vouant un véritable culte aux grands anciens, nous enseignaient « autre chose ». Dont Nicole Claveloux. La première œuvre dont je me souviens, c'est « La Main verte ». Une histoire qu'elle a publiée dans *Métal Hurlant*, la revue mensuelle des Humanoïdes associés, que cet éditeur a ensuite publiée en album. *La Main verte*, ça m'intriguait. Je me suis dit : « ça, c'est vraiment autre chose ». C'était autre chose d'un point de vue graphique, d'un point de vue narratif surtout les couleurs évidemment. La manière de traiter la couleur était quelque chose que je n'avais jamais vu chez Franquin et chez tous ceux que j'admirais depuis que j'étais gamin,

qu'on ne voyait nulle part ailleurs dans la bande dessinée. Je ne dis pas que j'ai aimé tout de suite, du premier coup d'œil, je ne pense pas pouvoir le dire, ce serait malhonnête. Mais j'étais attiré. Là, je parle d'une époque où j'avais grosso modo 19 ans. Une époque où je m'intéressais uniquement à la bande dessinée belge traditionnelle, aux filles et au cinéma. Nicole Claveloux et certains autres, c'était différent...

Bref, c'était mon premier contact visuel avec Nicole Claveloux. Mais ayant aimé ça, j'ai commencé à suivre son parcours. J'avais vu et lu les *Morte saison* et autre *Petit légume*. Tous les bouquins qu'elle a publiés aux Humano. Et, bien entendu, j'ai aussi découvert que c'était également et surtout une illustratrice, et pas n'importe laquelle. J'ai commencé à rechercher tous ses livres, les importants mais aussi les plus alimentaires. Je me souviens de sa version d'*Alice au pays des merveilles*. Et surtout de *Poucette* et de *La Petite sirène*. Des choses toujours très différentes, des formats de livres peu habituels pour moi. C'était tout simplement magique, j'en avais des frissons. Je les découvrais de manière très instinctive. Je n'avais pas eu de formation de lecteur de livres illustrés pour enfants. C'était nouveau, bien loin de « Martine » et des livres de la collection « Carrousel » chez Dupuis. Mais j'ai aussi commencé à en regarder plein d'autres, les Sendak, Ungerer et compagnie... Et naturellement, dès que j'ai ouvert ma galerie dédiée aux artistes de la bande dessinée et de l'illustration, j'ai contacté Nicole Claveloux. Parce que s'il y avait bien une artiste que je souhaitais exposer, c'était elle. Ça faisait 7/8 ans que je connaissais son travail. Pour moi c'était l'évidence.



Lewis Carroll et Nicole Claveloux : *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*, Grasset Jeunesse, 1974

Hans Christian Andersen et Nicole Claveloux : *La Petite sirène*, Éditions des femmes, 1980



A.L.J. : Pour l'ensemble de son œuvre ?
Bande dessinée ? Illustration ?

T.J. : Oui, la totale ! Je n'avais pas d'exclusive, et je n'ai toujours pas d'exclusive aujourd'hui. L'image, sous toutes ses formes, m'intéresse toujours. C'est vrai que j'étais plus un homme d'image que de textes illustrés. Je lisais évidemment les bouquins, mais mon approche était très instinctive. Je réagissais comme devant une peinture. J'aime ou je n'aime pas, pour diverses raisons qui ne sont pas toujours explicables avec de simples mots. Pour les livres illustrés, je sais très bien que les illustrations accompagnent un texte de manière indissociable, doivent compléter et enrichir les mots. Mais moi, et c'est ce que nous faisons tous, je crois, c'est ce que je vois qui m'attire d'abord. Ça peut aussi être la maquette ou la typo d'un livre. Ça peut être plein d'éléments. Donc, Nicole Claveloux, c'était un objectif majeur dans mes désirs d'expositions. Et si je me souviens bien, elle ne m'a pas dit oui tout de suite. Ce n'est pas qu'elle ne voulait pas ou qu'elle ne me faisait pas confiance, mais elle ne le sentait pas, elle n'avait pas trop envie de montrer ses travaux, elle était un petit peu réticente, réservée.

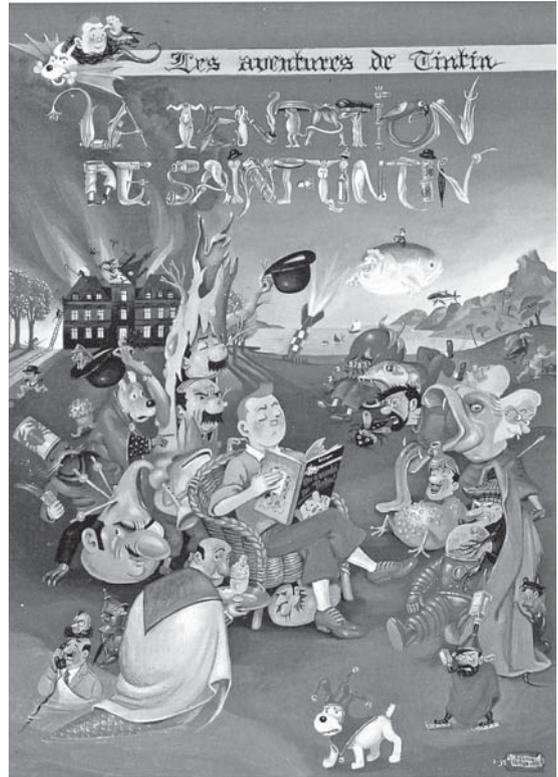
Mais je suis revenu à la charge – pas très souvent – parce que je ne suis pas non plus du genre insistant. Et puis, un jour, elle m'a dit : « oui ». Ensuite est venue la première rencontre avec elle. Elle habitait encore Paris à l'époque, je ne sais plus quelle rue, mais c'était au 6^e ou 7^e étage sans ascenseur (ça, mon souffle s'en souvient très bien). Elle m'a ouvert la porte de son petit appartement et, rien que de la voir, cette femme d'assez petite taille – alors que je mesure 1 m 95, c'était déjà magique, forcément. Pour moi, c'était un peu comme approcher une rock star.

J'étais sur mon petit nuage... Quelle modestie, quelle fraîcheur j'avais là, en face de moi. Mais le pire était à venir car il fallait à un moment se décider sur ce que j'allais exposer. Et là ça a été l'horreur ! Parce qu'elle m'a tout sorti de ses tiroirs et je ne savais plus quoi choisir. J'avais l'impression de débusquer les trésors enfouis d'un pirate réputé... Il y en avait des tonnes, si bien que, malgré la taille très respectable de ma galerie, j'ai emporté trois ou quatre fois ce que je pouvais vraiment exposer. Donc je lui ai dit à un moment : « Écoute, je prends ça, ça, ça et ça et je verrai bien sur place », parce que je n'en pouvais plus, j'étais épuisé mentalement et émotionnellement. Et le choix s'est fait tout naturellement, une fois que j'étais dans les murs de ma galerie... Ça allait de *La Main verte* à *La Petite sirène*, en passant par des illustrations style *Poltron*, *vampire de 3^e classe*, *Poucette*, *Alice*, *Le Briquet*, ainsi que des peintures qu'elle faisait sur carton dur, des huiles qui étaient pour moi une découverte totale, un travail que je ne connaissais pas du tout avant de rentrer dans son appartement. Il y en avait plein les murs. Je regardais, je prenais. Je rentrais dans une histoire surréaliste pour moi. Comme son dessin l'est parfois. C'était ça ma première rencontre officielle avec Nicole Claveloux. Où, très gentiment, elle me confie une énorme partie de ses dessins avec une confiance incroyable et je rentre avec ceux-ci à Bruxelles, heureux.

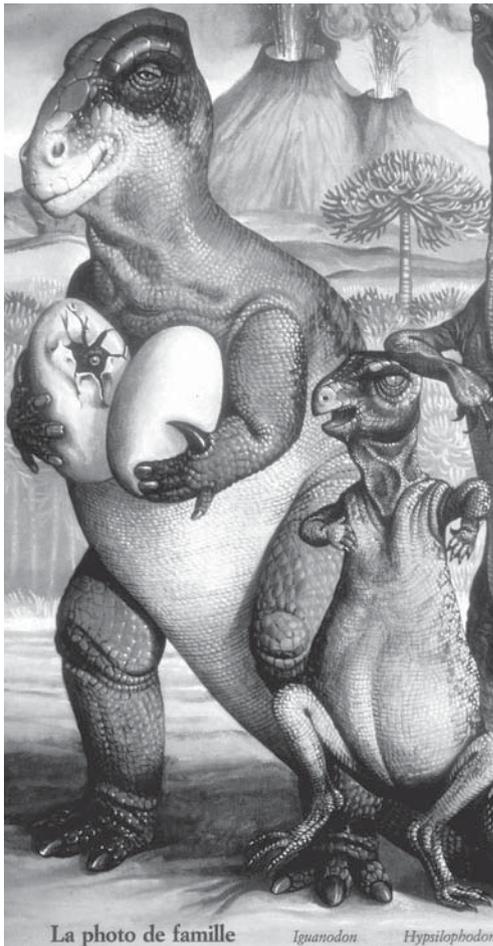
En discutant, je lui demande si elle veut vendre certains de ses originaux ou pas. Elle me dit : « Moi je veux bien, mais ça ne va intéresser personne ». Je m'en souviendrai toujours. Elle me répétait « ça ne va intéresser personne ». Moi je lui dis : « Je te mets au défi. Tu vas voir, je vais

en vendre ». Elle répond : « Non tu ne vas pas en vendre un seul ». Et je n'en ai pas vendu beaucoup, c'est vrai, j'en ai vendu moins d'une dizaine, ce qui est très peu, honteux même vu son talent, mais j'en ai vendu. Et elle en a été très étonnée. Je m'étais rendu compte, une fois encore, qu'il est très difficile d'inciter les amateurs à acheter une œuvre originale parce qu'on l'aime et pas parce que c'est connu et que c'est un bel investissement. C'est beaucoup plus facile d'exposer des gens qui marchent et de les vendre. J'ai fait des grosses expos, des noms connus : Schuiten, Bilal, Tardi... Là si j'avais des œuvres à vendre, ça partait tout de suite. L'argent appelle l'argent, comme on dit. C'est extrêmement énervant, surtout que ce ne sont pas forcément les plus belles œuvres qui sont en vente, mais elles partent néanmoins à des prix parfois prohibitifs. Je ne parle pas spécialement des artistes que j'ai cités mais d'autres dont le travail n'est pas toujours très intéressant esthétiquement. Mais, comme ils obtiennent un beau succès en librairie, ça fait boule de neige sur les œuvres originales.

Après cette exposition-là, faite avec Nicole, je suis resté en contact avec elle parce qu'il m'arrivait régulièrement de faire des expositions collectives sur des thématiques précises, dont une, en hommage au personnage de Winsor McCay, « Little Nemo » (NDLR voir ill. p. 87) , ou à l'occasion du cinquantième anniversaire du personnage de Spirou, créé par Rob-Vel et popularisé par Franquin. Elle avait aussi réalisé une magnifique couverture imaginaire d'un épisode imaginé pour Tintin, le personnage d'Hergé : « La Tentation de Saint Tintin » qui était une œuvre inspirée des univers croisés de James Ensor et Jérôme Bosch.



« La Tentation de Saint-Tintin », 1987, huile sur carton, 460 x 337



Petit détail (!) de « La Photo de famille » de dinosaures de Nicole Claveloux publié dans *Schtroumpf*, n°30, 1^{er} trimestre 1992, ed. Cartoon creation

Je la « mouillais » ainsi dans des projets d'illustrations spécifiquement liées à la bande dessinée, mais en lui demandant de se respecter, de respecter son propre univers. Je ne cherchais surtout pas à ce qu'elle me fasse des choses « à la manière de », ça ne m'intéressait pas du tout. Même quand j'ai été rédacteur en chef pendant un an et demi d'un journal pour enfants qui s'appelait *Schtroumpf* (j'ai vraiment fait de tout quand j'y pense), j'ai essayé d'amener des illustrateurs un peu différents à l'intérieur de ce magazine où, à la base, on ne trouvait que du *Schtroumpf*. Tout tournait autour de l'univers imaginé par Peyo (qui reste encore aujourd'hui pour moi, l'un des plus grands narrateurs de la bande dessinée), et notamment Nicole qui m'avait fait une grande illustration pour un poster sur les dinosaures. Elle m'avait fait une « photo de famille » des dinosaures, drôle, épatant, toujours bien dans ses détails à elle, pertinents, cocasses. Pour moi, il y a plusieurs mots que j'associe à Nicole : cocasse, inventif, surréaliste, inattendu... Elle a un univers extrêmement personnel. Et c'est toujours délicieux. Il n'y a qu'une Nicole Claveloux. J'ai vu pas mal de gens qui reprenaient un peu son style, sa palette de couleurs, des choses comme ça, mais sans l'esprit et l'intelligence qu'il y a derrière... Elle est vraiment unique.

A.L.J. : Et sa palette de couleurs ? vous en diriez quoi ?

T.J. : Il y a les références plus traditionnelles, bien entendu, le côté romantique de la peinture classique. Mais j'évoquerais aussi le Pop Art et le groupe Bazooka. Ce n'est pas très éloigné – entendons-nous bien – de certaines

choses réalisées par Andy Warhol ou des artistes de cette mouvance. Toutes les variations de couleurs sur un seul portrait. Pour moi, oui, c'est entre le Pop Art et Bazooka. C'était une certaine histoire de l'art revisitée, c'était la bande dessinée d'une manière autre, c'était une ouverture sur l'illustration comme je ne l'avais jamais vue. C'est ça que j'adore chez des gens comme Nicole Claveloux. Ce n'est pas parce que c'est unique que c'est bien – les gens originaux pour faire différent, ça ne m'intéresse pas. Mais chez elle, c'était unique et extrêmement fort.

A.L.J. : Une force d'invention, une force imaginative, vraiment remarquable.

T.J. : Oui, elle arrive à digérer tout ce qu'elle a vu. Je parlais de la peinture du début du XX^e, les James Ensor, les sur-réalistes...

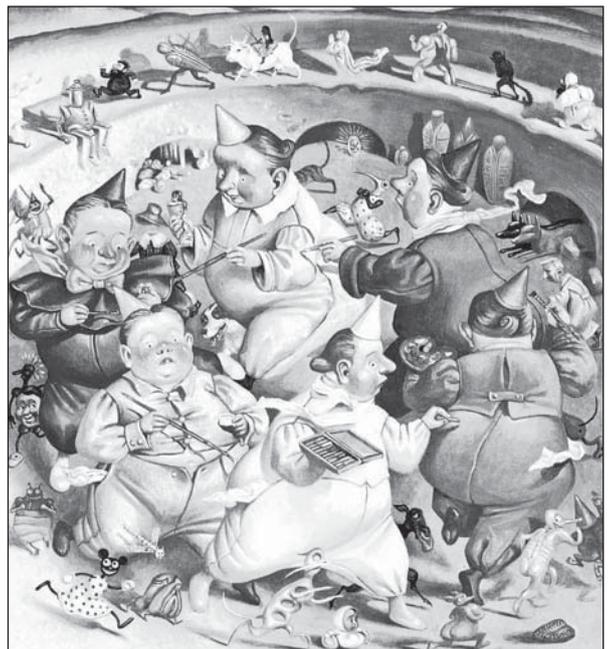
A.L.J. : C'est très personnel et à la fois bourré de références...

T.J. : Oui, mais sans être lourd. C'est ludique. C'est une femme qui est ludique. Je pense à ce qu'elle fait avec ses illustrations érotiques, ça participe de cet état d'esprit joyeux. C'est quelqu'un qui s'amuse, et peut-être que c'est là aussi son défaut, entre guillemets, commercial. C'est qu'elle a fait tellement de choses différentes que les gens n'ont pas pu l'identifier comme une référence incontournable. C'est un grand problème chez certains artistes majeurs. On dit toujours : à partir du moment où un truc fonctionne, il vaut mieux creuser le sillon. Il y en a qui ne peuvent pas faire autrement, tout simplement. Et puis, il y a ceux qui sont ludiques, qui sont inventifs et qui ont envie de chercher, qui, année après année, font autre chose.



« La Preuve par l'œuf », 1988, huile sur carton, 340 x 240 (collection particulière)

« Manigances », 1989, huile sur toile, 460 x 380



Comme Picasso : il a eu sa période classique, sa période bleue, etc. Il n'a cessé de chercher, d'expérimenter pendant toute sa vie d'artiste.

Je pense qu'elle se fait plaisir à longueur d'années. C'est bien, c'est une force et en même temps, commercialement et d'un point de vue notoriété, je le répète, une faiblesse, à moins d'un grand coup de chance.

A.L.J. : Elle est très souvent exposée, j'ai trouvé trace de très nombreuses expositions en France, dans des bibliothèques, dans divers lieux etc. Exposée, oui, mais on n'écrit pas sur elle...

T.J. : C'est tout de même l'une des plus grandes illustratrices du XX^e siècle, bientôt du XXI^e, mais c'est aussi l'une des rares de ce calibre-là qui a fait autant de boulots de commande, pour la presse ou les documentaires. Je ne pense pas qu'un Solotareff en ferait autant, pas plus qu'un Coentin, qui ont chacun, me semble-t-il, un univers fort mais plus balisé. Ce sont des gens qui font une œuvre plus lisible et qui fonctionnent très bien ainsi. Ils peuvent en vivre confortablement. Claude Ponti, je pense qu'il fait du Ponti à longueur de journée. Et il le fait très bien. Nicole Claveloux, elle, fait un peu de tout. Mais je pense que ça l'intéresse vraiment, qu'elle ne s'en plaint pas. Je crois qu'elle aime bien se coller à la commande. Avec le possible revers de la médaille dans ces cas-là...

A.L.J. : Le domaine qui lui est plus personnel, c'est sa peinture. Là, évidemment, ça relève d'elle et d'elle seule.

T.J. : Oui, et également le dessin érotique, parce que je crois que c'est une vraie passion chez elle. C'est une espèce de Mister Hyde pour son Docteur Jekyll,

le tout au féminin. Une récréation après avoir fait tant de livres pour enfants pendant tant d'années.

A.L.J. : C'est pour ça que Christian Bruel voulait parler de cet aspect peu connu de son travail.

T.J. : Aujourd'hui, c'est tout de même une partie importante de son travail. Il faut qu'on puisse l'aborder dans ce numéro qui lui est consacré, et ce, malgré l'abord étiqueté « jeunesse » de votre revue. Il ne faut surtout pas l'occulter si l'on souhaite aller au bout du personnage. Il ne faut pas avoir peur du sexe et de l'érotisme quand il est de qualité.

Elle et moi sommes restés en contact de manière épistolaire ces dernières années. Je lui ai toujours dit que j'aimerais bien un jour la publier si elle avait envie de refaire une bande dessinée un jour. Elle m'a juste proposé une histoire qui était une reprise de quelque chose qui existait déjà, mais ça m'intéressait moins. Je préférerais qu'elle s'attaque à quelque chose de plus personnel, qu'elle aurait vraiment envie de faire avec moi. Une bande dessinée érotique, même, pourquoi pas. Ce serait un privilège, pour moi, de travailler avec elle dans un futur proche.



Christian Bruel
et Nicole Claveloux :
Des hauts et des bas,
Le Sourire qui mord, 1988